

ATELIER DOCTORAL INTERDISCIPLINAIRE

Études environnementales et sciences sociales : Temporalités, matérialités, sources et enquêtes

Rome, École française de Rome, 24-27 octobre 2017

Mardi 24 octobre :

Matin, 9h-13h

9h-9h30 : accueil par Fabrice Jesné (EFR) et Silvia Sebastiani (EHESS) et présentation des participants

L'écriture de l'histoire à l'épreuve de l'Anthropocène

9h30-11h : **Anthropocène : repenser le changement social ?**
Grégory Quenet (Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines)

11h-11h30 : pause-café

11h30-13h : **De la question sociale à la question environnementale ?**
Alice Ingold (CRH, EHESS)

13h-14h : déjeuner

Après-midi, 14h-17h40

Présentation des travaux de 5 doctorants (40 minutes pour chaque exposé, discussion comprise)

14h-14h40 : Yiechien Lee (EHESS)
14h40-15h20 : Clémence Hallé (ENS / Université de Montréal / UVSQ)
15h20-16h00 : Natalia Petkova (EHESS)

16h-16h20 : pause-café

16h20-17h : Elisabeth Mortier (Université Paris-Sorbonne)
17h-17h40 : Letitia Deudon (Université de Valenciennes / Université de Montréal)

Mercredi 25 octobre :

Matin, 9h-14h

Les archives de la terre : traces, paysages, collections

9h00-10h30 : **Traces et résilience spatiale des sociétés**

Sandrine Robert (CRH, EHESS)

11h-14h : **Fieldwork dans le quartier du Testaccio**

Renato Sebastiani (Soprintendenza Speciale per i Beni Archeologici di Roma)

14h-15h : déjeuner

Après-midi, 15h-18h

Présentation des travaux de 4 doctorants (40 minutes pour chaque exposé, discussion comprise)

15h-15h40 : Aude Crozet (Université de Tours)

15h40-16h20 : Léonel Fouedjeu Fomou (Université de Toulouse)

16h20-16h40 : pause-café

16h40-17h20 : Bastien Gouhier (Université de Tours)

17h20-18h : Yanis Mokri (IRD / MNHM)

Jeudi 26 octobre

Matin, 9h30-13h

Risques, conflits, régulations

9h30-11h : **Penser l'histoire environnementale du XX^e siècle : le prisme de la violence**

Fabien Locher (CRH, CNRS-EHESS)

11h-11h30 : pause-café

11h30-13h : **Du risque au *care*. Parcours de sociologie de l'environnement**

Laura Centemeri (CEMS, CNRS-EHESS)

13h-14h : déjeuner

Après-midi, 14h-17h

Présentation des travaux de 4 doctorants (40 minutes pour chaque exposé, discussion comprise)

14h-14h40 : Albertine Duprat (EHESS)

14h40-15h20 : Marine Canavese (Université Lyon 2)

15h20-15h40 : pause-café

15h40-16h20 : Imane Messaoudi (Université Paris-Nanterre / Université de Fribourg)

16h20-17h : Amadou Ndao (EHESS / Goethe-Universität Frankfurt am Main)

18h : visite de la Bibliothèque de l'École française de Rome.

19h : apéritif dans les Salons de la Directrice de l'École française de Rome.

Vendredi 27 octobre

Matin, 9h30-13h

Du globe à la terre : échelles et matérialités

9h30-11h : **Histoire environnementale et histoire globale**

Marc Elie (CERCEC, CNRS-EHESS)

11h-11h30 : pause-café

11h30-13h : **Du rural à l'environnement : un aller sans retour ?**

Niccolò Mignemi (EFR)

13h-14h : déjeuner

Après-midi, 14h-16h30

Présentation des travaux de 3 doctorants (40 minutes pour chaque exposé, discussion comprise)

14h-14h40 : Marco Panato (University of Nottingham)

14h40-15h20 : Matteo Tacca (Università della Svizzera Italiana)

15h20-16h : Jean-Baptiste Verot (Université d'Avignon)

Bilan de l'Atelier doctoral

RÉSUMÉ DES CONFÉRENCES

GRÉGORY QUENET (Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines)

Anthropocène : repenser le changement social ?

La notion d'Anthropocène a surgi si rapidement sur la scène politique et académique qu'il est parfois difficile de s'orienter parmi la masse des publications et des événements, et de situer les différents arguments. Le présent article propose de prendre du recul en s'interrogeant sur ce que cette notion fait au temps des historiens. En l'absence d'une étude sociologique et intellectuelle qui cartographierait précisément les acteurs et les lieux, une approche généalogique permet déjà de révéler un certain nombre de déplacements conceptuels depuis la proposition initiale : le passage d'un temps géologique à un temps historique a en effet transformé la nature de l'événement Anthropocène. De plus, la réponse des sciences humaines et sociales a été critique, révélant la tension entre, d'un côté le label et le forum, de l'autre le cadre analytique appliqué à des études empiriques. En définitive, la notion de période appliquée à l'Anthropocène pose un certain nombre de difficultés (téléologie, retour d'un global occidental-centré, synchronisation de l'histoire,...) alors que la pluralisation des seuils et des césures temporelles apparaît comme un enrichissement de l'écriture de l'histoire, ouvrant de nouveaux chantiers de recherche, ouverts à la matérialité et aux acteurs non-humains.

ALICE INGOLD (EHESS)

De la question sociale à la question environnementale ?

On entend et on lit aujourd'hui une multiplicité d'injonctions à penser *par-delà nature et culture*, à prendre en compte les non-humains, à sortir d'une définition anthropocentrée des sociétés humaines. Ces invitations vont de pair avec une redistribution des places et des rôles entre sciences de la terre et sciences humaines, alors que le projet sociologique héritier du XIXe siècle entendait justement fonder une trajectoire d'autonomie des sciences sociales, confortant la séparation entre une société « domaine des hommes » et une nature « domaine des choses ». La « question sociale » –issue des bouleversements de la Révolution française et de la révolution industrielle– avait présidé à la constitution des sciences du même nom tout au long du XIXe siècle. Cette question sociale semblerait devoir laisser place à une « question environnementale », matrice d'un renouvellement du projet de connaissance des sociétés, capable d'appréhender une réalité indissociablement biologique et sociale. Connaître notre environnement, prendre en charge son passé et son avenir, constituent aujourd'hui des enjeux à la fois pratiques et scientifiques, de la même façon qu'au XIXe siècle les hommes ont endossé une responsabilité analogue vis-à-vis de la société. On abordera ces questions à partir d'une perspective comparée entre les historiographies italienne et française.

SANDRINE ROBERT (EHESS)

Traces et résilience spatiale des sociétés

La résilience, théorisée à partir des années 1970 par l'écologue C. Holling, permet d'étudier des systèmes socio-naturels, aux trajectoires complexes et non linéaires. Cela implique de repenser les articulations spatiales et temporelles au sein des systèmes. En archéogéographie, l'association des échelles temporelles et spatiales dans un modèle de résilience des formes sur la longue durée, susceptible de s'articuler au modèle panarchique des écologues, permet de prendre en compte les décalages, les accélérations, les possibles réactivations etc. qui constituent la dynamique des systèmes. Cette posture donne une place fondamentale à la trace, comme témoignage du passé de la trajectoire d'un système mais aussi comme agent potentiellement actif des systèmes présents ou futurs. Cela nécessite de dépasser les clivages traditionnels entre passé-présent, nature-culture et de transformer les modalités de l'enquête pour associer dans un même objet de recherche des traces d'origines multiples. Ce questionnement autour de la trace invite au dépassement des clivages passé-présent, nature-culture et donc des séparations disciplinaires, pour une meilleure compréhension et une meilleure résilience des systèmes socio-naturels.

FABIEN LOCHER (CNRS, EHESS)

Penser l'histoire environnementale du XX^e siècle : le prisme de la violence

La violence est un ingrédient essentiel des trajectoires socio-écologiques des sociétés contemporaines. La conflictualité entre nations, les formes d'affrontement asymétrique, les violences politiques motivées ou non par des dynamiques de dépossession ou des atteintes environnementales, constituent un puissant moteur de transformation des assemblages nature/société. De l'atteinte physique aux écosystèmes à la production des systèmes de représentation de la nature, de la place de la violence dans les dynamiques de production de savoirs aux liens entre pacifisme et environnementalisme politique, cette intervention cherchera à en rendre compte à partir de cas empruntés à l'histoire de la guerre froide globale du second XX^e siècle.

LAURA CENTEMERI (CNRS, EHESS)

Du risque au *care*. Parcours de sociologie de l'environnement

Dans cette intervention je vais tout d'abord brièvement discuter de la spécificité de la sociologie de l'environnement. En tant que champ disciplinaire qui commence à se constituer dans les années 1970, dès son apparition, la sociologie de l'environnement se définit en opposition aux sociologies dominantes de l'époque. Cela explique les hostilités qu'elle rencontre encore aujourd'hui dans certains milieux académiques. Les sociologues de l'environnement justifient la nécessité de mettre en question radicalement les cadres d'analyse classiques de la sociologie en partant du constat de leurs difficultés à expliquer les mobilisations environnementalistes de l'époque.

Ce constat est partiellement démenti dans les années 1980, quand le sociologue allemand Ulrich Beck élabore un cadre d'interprétation sociologique qui fait de la crise écologique la clé de compréhension de l'apparition d'une « deuxième modernité », que l'auteur appelle « la société du risque » (par opposition à la « société de classes »). Le paradigme du risque s'impose progressivement comme un cadre d'interprétation puissant pour intégrer les questions d'environnement dans le domaine de l'enquête sociologique comme de l'action publique et des mobilisations politiques.

En me basant sur un texte de la politiste féministe américaine Joan Tronto, je vais ensuite introduire les grandes lignes d'une perspective émergente sur la question environnementale, qui défie la centralité de la catégorie du risque : Il s'agit de la perspective du *care*. Joan Tronto définit le « *care* » comme « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre 'monde', de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie ». En amont de cette définition du *care* on retrouve un débat crucial dans la pensée féministe contemporaine, qui touche à la manière de concevoir l'autonomie et la capacité d'action de l'être humain. Longuement confiné dans les débats concernant les relations de soin entre humains, le *care* est aujourd'hui de plus en plus discutée comme une proposition intellectuelle ouvrant plus largement sur une vision écologique de l'être humain qui aurait beaucoup à apporter à la compréhension des racines des problèmes environnementaux d'aujourd'hui.

À partir de mes propres recherches, portant sur la réparation du dommage environnemental après la catastrophe de Seveso, les 40 ans de conflits contre l'extension de l'aéroport de Milan-Malpensa et la diffusion du mouvement de la permaculture en Italie je vais montrer la pertinence des deux paradigmes du « risque » et « *care* » pour comprendre différentes manières de concevoir l'engagement pour l'environnement et de construire la cause écologiste dans nos sociétés.

MARC ELIE (CERCEC, CNRS-EHESS)

Histoire environnementale et histoire globale

Avec les débats récents sur l'anthropocène comme nouvelle ère géologique, l'histoire environnementale est sollicitée pour produire des récits globalisants. Certains historiens environnementalistes célèbrent là l'avènement d'une histoire environnementale globale apte à saisir l'intégration des phénomènes naturels

et humains à leur juste échelle (McNeill 2012). Quels sont les potentialités, les défis et les limites de la globalisation de l'histoire environnementale ?

L'histoire environnementale est-elle destinée à s'abîmer dans l'histoire globale ?

Pour répondre à ces questions, il faudra s'entendre sur ce qu'est l'histoire globale – elle apparaît plus diverse que son ambition unificatrice pourrait le laisser entendre (Conrad 2016). Elle existe en-deçà et au-delà des grandes fresques narratives sur Sapiens et ses Effondrements (Harari 2014 ; Diamond 2004). Nous passerons en revue quelques unes des tentatives historiographiques de traiter des enjeux environnementaux dans les problématiques et avec les outils de l'histoire globale comprise comme l'attention aux processus planétaires ou mondiaux ou comme l'étude des échanges et interdépendances matériels.

NICCOLÒ MIGNEMI (École française de Rome)

Du rural à l'environnement : un aller sans retour ?

Alors que dans les années 1980 on assiste à la progressive affirmation de l'histoire environnementale, le rural semble voué à un irrémédiable déclin après avoir occupé une place dominante dans l'histoire économique et sociale au cours des années 1960-1970. Un dialogue à distance s'établit ainsi entre les deux spécialisations, là où les objets et les questionnements le permettent. Mais, si l'entrée par l'environnement s'interroge sur les nouvelles manières de penser les relations entre les sociétés humaines et la nature, la priorité longtemps attribuée aux aspects agricoles subit les effets de la remise en question du paradigme qui avait rendu possible la « grande transformation » des campagnes. L'histoire environnementale serait donc le/un destin possible de l'histoire rurale ? Plusieurs points communs semblent d'ailleurs exister entre les deux, notamment autour du gouvernement des ressources et de l'évolution des espaces dans la longue durée. À partir du cas de l'histoire longue de la réforme agraire en Italie, il s'agira ici de discuter les renouvellements plus récents de l'histoire des campagnes et de réfléchir au dialogue possible autour d'une histoire économique et sociale capable de réarticuler nature et culture grâce aux pistes ouvertes par des approches microhistoriques centrées sur les pratiques des acteurs sur le terrain.